

DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

Que François-Joseph, Empereur quasi nonagénaire d'Autriche et roi apostolique de Hongrie, ne soit pas mort à l'heure présente, voilà qui passe l'entendement et irrite la conscience. Il a commis, à 86 ans, le forfait le plus horrible de l'histoire du monde ; il en est l'auteur personnel et direct, mais non pas principal ; et il survit, dans une sérénité implacable et glacée, au milieu du massacre universel qu'il a déchaîné ! Il est retranché du nombre des humains par cette dureté, cette incroyable insensibilité avant de l'être par la mort. La fertilité tragique de sa destinée nous fait passer, à travers l'histoire de sa vie, d'étonnements en épouvantes ; soyez assuré qu'il choisira pour mourir, s'il y parvient quelque jour, une catastrophe nouvelle, imprévue, à rendre petites les imaginations de Shakespeare.

Depuis qu'il monta sur le trône des Habsbourg en 1848, on cherche en vain, en Europe, les peuples ou les dynasties à qui il n'a pas fait la guerre. Il a combattu successivement ses alliés d'hier avant ses ennemis d'aujourd'hui ; ses armes ont fait couler le sang de ses peuples entrechoqués. Ayant épuisé la somme des malheurs publics, et toujours couronné, il tourne contre ses proches la fureur de l'Erinnye qui conduit son destin ; atteint son frère, sa femme, son fils, dévaste sa famille, ruine, exile, disperse les archiducs, dont le dernier, celui de Sarajevo, disparaît dans une intrigue de Cour mêlée à un complot politique. Insensible toujours, il n'a d'oreilles, il n'a de faveurs que pour les conseillers audacieux et fourbes qui ourdissent, sur ce premier complot de l'assassinat, la trame

du deuxième complot de l'ultimatum à la Serbie. Enfin ce vieillard, courbé sous le poids de tant de malheurs et jamais accablé, prononce, avec son impériale et royale dureté, le mot qui fait sortir à la fois du fourreau tous les glaives de l'Europe. Il appelle les massacres, la guerre et l'invasion sur trois fronts de son empire. Et il vit !

Aucune étude d'historien, si profonde, si subtile qu'elle soit, ne vaudra jamais, pour juger un tel homme, la malédiction rapide et craintive du lazzarone du port de Naples, qui écarterait de deux doigts de sa main la *jettatura* terrible de ce souverain, funeste à ses proches, funeste à son temps, funeste à ses peuples.

Il traîne aujourd'hui son implacable vieillesse dans ces palais et ces jardins charmants et brillants de Schoenbrunn, dorés jadis d'un tel éclat par la gloire de Napoléon, et qu'il assombrit. C'est là, qu'en ces jours d'angoisse, d'une angoisse que, seul dans l'univers, il ignore, il survit à ses malheurs, à son crime. C'est là que le dernier des Habsbourg survit à son empire.

§

Avant la guerre, en ces temps fabuleux où les traités sur les questions de politique extérieure semblaient estimables et futiles, en un mot académiques, toute étude sur l'Autriche-Hongrie comportait deux paragraphes obligatoires et rituels : un témoignage de vénération à l'Empereur, doyen bienfaisant des princes de l'Europe, et la prédiction sur la dislocation de l'empire des Habsbourg. Non que tous les prophètes l'aient jugée inévitable ni prochaine ; tout au contraire, car sur ce point s'élevaient deux sortes de vaticinations, et les docteurs étaient, comme il convient, partagés en deux écoles. Les uns montraient les nationalités de l'Empire s'éloignant les unes des autres, parmi le plus discordant tumulte politique et parlementaire, les autres marquaient la force du lien personnel qui les unissait, de la nécessité politique qui maintenait ces peuples petits et divers en un grand État avec rang de grande puissance dans les conseils de l'Europe. Il y avait la thèse de la fragilité et la thèse de la nécessité de l'empire austro-hongrois. Des deux côtés, d'ailleurs, clairvoyance égale, et l'on sentait qu'à entendre tant de science, d'information et de sagesse, le Destin devait balancer et la Providence hésiter à décider.

Mais en tout cela il n'était question que de la mort naturelle de la Double Monarchie ou de sa persistance pacifique. On discutait sur la dislocation spontanée, ou sur la cohésion durable des forces intérieures de cette curieuse formation historique. Mais que, dans la confusion universelle et armée de tous les peuples de l'Europe, dans un choc foudroyant des empires, l'Autriche-Hongrie dût être brisée en morceaux, nul, je pense, n'en doutait. Ce petit cabaret de verre que Bonaparte, *tragediante* débutant, avait brusquement jeté à terre à Leoben, en menaçant le plénipotentiaire autrichien arrogant, correct et épouvanté, le Destin en avait, au cours du XIX^e siècle, quatre ou cinq fois, dans quatre ou cinq crises, ramassé et recollé les morceaux gisants et dispersés. Mais c'était bon, cela, au temps de l'esclavage des peuples, impossible, pensait-on, après la renaissance des nations. Quelle force, dans un cataclysme universel, pourrait retenir ensemble des peuples dont tout le sentiment est de se haïr et toute la politique de se combattre?

Nous en étions là précisément de nos réflexions quand la guerre, a éclaté, et les événements indociles ont pris un autre cours pour dérouter les prophètes.

Raille qui voudra les prophéties politiques, c'est un jeu facile, et bien imprudent! Les prophètes, d'ailleurs, ne sont jamais en déroute, et il faudrait qu'ils fussent bien infortunés pour qu'il ne restât rien d'exact de leurs avertissements, ou au moins qu'on n'y pût, après coup, montrer quelque part d'exactitude. C'est un travers assez commun de notre temps que chacun veut avoir prévu, dans l'aveuglement universel, ce qui allait arriver pour le coin du monde ou des choses qu'il observait. La guerre, qui a dévoilé parmi nous tant d'héroïsme dormant et de noblesse latente, a découvert aussi quelques secrets comiques : la manie d'être mieux renseigné que son interlocuteur, manie funeste et contre laquelle on a été au point de prendre des mesures publiques, et la manie d'avoir prédit ; ceux qui savent tout le présent quand le vulgaire l'ignore et ceux qui l'ont prédit quand nul ne le soupçonnait. Petits travers d'une grande époque!

Ne nous hâtons pas au surplus de proclamer trop haut la faillite des prophètes qui ont annoncé la dislocation de la Double Monarchie ; ils pourraient nous répondre que les cata-

clysmes ne sont pas encore terminés. J'y compte bien pour ma part, au moins de ce côté. Mais enfin, à l'heure présente, rien ne s'est produit en Autriche de ce qui semblait écrit dans les conjonctions des astres ou dans les grimoires des hommes : mutineries militaires en Bohême, assez graves, défections tchèques et yougo-slaves pendant la première campagne de Serbie, mais aucune révolte générale ni au royaume de Bohême, ni en pays croate, dalmate ou slovène, ni, bien entendu, en Pologne. Sur quoi, délires et transports de la presse allemande du monde entier (car il est une presse allemande jusqu'en de petites villes du San Salvador ou de l'archipel malais). L'Autriche-Hongrie n'était donc pas chancelante : cet empire satellite était solide, ses peuples qui, hier, se montraient le poing se sont confondus avec le même enthousiasme dans la même armée ; l'adoration du souverain leur a fait oublier leurs griefs ; et ce n'était que par jeu politique, et pour occuper les loisirs d'une vie heureuse sous une administration paternelle, qu'ils feignaient dans la paix de se déchirer entre eux. Explication grossière et lourde de mensonge, trop facile surtout, car les choses humaines, qui de leur nature sont rarement simples, atteignent en Autriche leur maximum de complexité par un bénéfice constitutionnel spécial à ce pays.

§

Des raisons qui rendent compte de la relative stabilité de l'Autriche pendant la guerre, une seule est simple et brutale : c'est qu'une révolte, un grand changement politique est à peu près impossible dans un pays où tous les hommes sont mobilisés, éloignés exprès de leurs foyers, entre 18 et 50 ans. Et l'on sait que des lois promulguées pendant la guerre même ont étendu le recrutement en Autriche au delà de l'âge de la caducité militaire.

Mais il est aussi des raisons plus profondes, d'un ordre moins matériel et plus intime. Si nous trouvons quelques différences entre les horoscopes tirés sur l'Autriche du temps de paix et son état pendant la guerre, c'est peut-être que ce pays, mal défendu pendant la paix, était fort bien armé pour la guerre. Faible pour sa politique intérieure et fort pour sa politique extérieure. Dieu m'est témoin que j'écarte toute comparaison ! Je suis seulement au bord d'une pente glissante

où je ne ferai que quelques pas. Oui, il est vrai qu'il est des États dont le sens politique, les directions générales étaient tournées vers la politique extérieure, il en est d'autres dont les soucis étaient surtout intérieurs... Nous continuerons, si vous le voulez bien, ces réflexions après la paix.

Distinguons d'ailleurs au seuil même d'une telle étude, et pour toujours, l'Autriche et la Hongrie, qui sont fort dissemblables. La Hongrie est une réalité politique puissante, redoutable, qui a ses institutions robustes, ses directions propres, son chef et je dirai presque son monarque, qui est le comte Tisza. C'est, après Guillaume II, le premier personnage de la coalition germano-tartare, comme la Hongrie est le seul des États confédérés qui ait eut parfois un sentiment national, sous la terrible protection de l'Allemagne, qui les tuera tous. De toutes ses victimes, la Hongrie est la plus vivace. Quand donc je parlerai d'Autriche, entendez l'empire cisleithan, celui qui est gouverné non par des institutions et par un homme, comme la Hongrie, mais par des bureaux et un vieillard.

Or, en Autriche, tout, à l'intérieur, était faiblesse et désordre : une Cour infatuée et vieillotte ; un parlement plein de tumultes et fécond en compromis, agité, impuissant et peut-être corrompu, — une affaire singulière survenue, à la veille de la guerre, dans l'intérieur des partis tchèques, nous inclinerait à le penser — ; une machine administrative compliquée, nombreuse, inerte ; un gouvernement appliqué à favoriser les privilèges de naissance et de race, à tenir certaines nationalités dans l'enfance pour assurer la domination des autres. Vers l'extérieur, au contraire, étaient tournées les réalités vivantes, les forces réelles de l'Empire qui sont, à savoir : premièrement la police, secondement l'armée, troisièmement, — en troisième lieu seulement, — l'Eglise.

§

La police est l'institution la plus vieille et la plus sûre de la domination des Habsbourg ; elle répand sur toute la vie viennoise et autrichienne le charme secret des souvenirs romanesques. Qui n'a rêvé de vivre à Parme, sous le gouvernement du comte Mosca, de la délicieuse duchesse Sanseverina et de son amant Fabrice del Dongo, héros dérisoire de Waterloo, qui termina dans la paix et les honneurs de l'Eglise, une vie d'aventures fortunées ? Ces tableaux de la *Chartreuse*

de Parme, ce fut proprement, de tout temps, le gouvernement autrichien, et l'on en pouvait retrouver encore quelque chose à Salzbourg, à Vienne ou à Raguse aux temps de l'ancien monde, celui qui s'est écroulé dans le fracas de 1914.

En dépit d'une vie moderne, d'ailleurs active, en dépit d'une apparence de libertés parlementaires déchirées par les haines, usées par de réciproques violences, le gouvernement autrichien retournait à la douce hypocrisie du « gouvernement paternel », au système que l'optimisme de nos physiocrates bénissait sous le nom de « Despotisme éclairé ». L'impossibilité de tirer un gouvernement des obstructions alternatives du Parlement et des Diètes a contraint la Couronne, depuis quinze années, et presque sans cesse, à choisir un ministère de fonctionnaires, qui comblait ses vœux. Le gouvernement tout entier et tous ses actes apparaissent ainsi comme autant de bienfaits personnels de l'Empereur. Et la seule faute politique connue en ce régime quasi-mystique, c'est la parole ou la pensée qui contrarierait le père commun de tant de sujets. Quel impie serait assez dépourvu de cœur et de sens politique à la fois, pour résister au charme de cette vie viennoise, brillante et un peu indolente, aux plaisirs élégants et nombreux, dans la tradition musicale la plus riche et la plus illustre du monde, au centre d'une couronne de peuples magyars et slaves qui jettent sur l'empire comme un reflet d'Orient ? Quelle douceur de vivre ainsi sous un monarque dispensateur de tous ces biens ! Et quel blasphémateur refuserait au maître, à la Cour, aux grands seigneurs qui gouvernent cet empire une vénération surveillée par une police héritée de Metternich ?

Or, cette police, gardienne de tant de félicités est depuis dix ans pour la paix d'Europe une menace audacieuse et sans cesse renouvelée. Elle est, dans la famille germanique, la sœur cachée du militarisme prussien, l'esclave qui dans les drames souffle la fourberie et prépare les poisons. Unissez ensemble les imaginations policières les plus fécondes, d'Edgard Poe à sir Arthur Conan Doyle, amassez les intrigues, mêlez les fourberies, embrouillez les aventures, vous n'obtiendrez rien de plus riche que l'œuvre de la police autrichienne depuis dix années. Trouvez-vous peut-être que j'exagère et que j'accorde trop au goût du romanesque historique ? Relisez seulement l'histoire des récentes années dans les pays yougo-slaves ; c'est une

succession de complots et de procès politiques. La dernière grande pensée du gouvernement austro-hongrois, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, a été poursuivie parmi le fracas des bombes, des attentats, des procès politiques. La chancellerie travaille, la police aussi. Complots à Belgrade, où la légation d'Autriche est toujours la première fabrique de machinations policières de l'Europe, complots au Monténégro et « procès des bombes » de 1907, nouveaux complots l'année suivante. Un peu plus tard, procès d'Agram, avec les mêmes dénonciateurs qu'on voit reparaître en toutes ces affaires comme des ombres suspectes filant à travers ces procès, qui s'engendrent les uns les autres. Du procès d'Agram, en effet, sort le procès Friedjung de 1909-1910 ; celui-ci, par bonheur, ne fut pas sanglant, par la raison que les faux avaient été mal préparés, et qu'on ne put convaincre de trahison même M. Supilo, dont la condamnation était pourtant de première nécessité politique. Mais ce procès Friedjung est plus central que les autres, car ici ce ne sont pas quelques policiers qui travaillent en quelque province, c'est du Ballplatz que tout est venu. Un historien, renommé pour sa méthode critique, modèle patenté de la suprême Kultur, sert des projets politiques à l'aide de faux qui ont bien été fournis par le Ministère des Affaires Etrangères, puisqu'ils ont été fabriqués à la légation autrichienne à Belgrade. Lorsque le faux est démontré, le Dr Friedjung déclare seulement qu'il a cru agir pour le plus grand bien de la monarchie, et retourne, l'âme paisible, à ses travaux historiques, toujours réputés. J'admire que, dans la collection des pangermanistes alignés par M. Andler, par exemple, on ait omis le Dr Friedjung, qui appliqua toute sa méthode et toute sa science à soutenir des faux utiles pour faire condamner des personnes nuisibles à la politique de son pays : il a droit à un buste dans cette galerie.

Enfin, dans le drame de Sarajevo lui-même, que d'indices troublants, que de traits qui tiennent l'esprit en arrêt, qui nous laissent haletants à la recherche d'une vérité redoutable et complexe !

Il faudra écrire toute cette histoire. Quelque juge suivra les traces de la police autrichienne dans ces affaires où nous reconnaissons seulement une trame commune, où nous voyons passer dans l'ombre les mêmes figures basses et louches des

policiers Nastitch, Vasitch, peut-être Gabrinovitch, et la figure audacieuse et fourbe du Comte Forgach, jadis ministre d'Autriche à Belgrade, aujourd'hui au Ballplatz; où la police impériale et royale elle-même s'est peut-être plusieurs fois égarée, perdant la trace de ses propres agents. On reconnaîtra alors le rôle de cette police autrichienne, voisine de la Cour et familière des grands, toujours prête à fournir un complot pour un projet politique, second discret et voilé du militarisme prussien. Abattre le militarisme prussien, formule incomplète, si nous voulons dire que l'Europe entend vivre en paix. A l'esprit séculaire de rapine de la monarchie prussienne, enrichie de trois siècles de vols qu'on ne peut appeler conquêtes à cause de leur cynique brutalité, c'est le vieil esprit policier de l'Autriche de Colloredo et de Metternich qui fournit l'occasion et le prétexte.

Cette police qui servait en temps de paix à entretenir les griefs et les colères des nations sujettes contre l'empire a révélé pendant la guerre tous ses bienfaits. Et non pas seulement en emprisonnant sans autre forme de procès, dans ces cachots autrichiens qui ont vu depuis quatre-vingts ans les plus nobles victimes de l'Europe, tous les chefs politiques, les Dalmates et les Serbes dès le début de la guerre, les Tchèques après huit mois d'hypocrite mansuétude, mais parce qu'elle a, grâce aux habitudes auxquelles elle avait façonné les peuples de la Monarchie, procuré au gouvernement de Vienne cet avantage d'être parfaitement isolé et ignoré au milieu de l'Europe. Car l'Autriche, depuis le début de la guerre, est un cercle fermé sur lequel nous n'avons aucune lumière. Ecrire sur l'histoire de l'Autriche depuis la guerre est une entreprise conjecturale où nous nous guidons à tâtons à travers les hypothèses, en l'absence de toute information. Les années qui ont suivi la mort de Rodolphe de Habsbourg, au XIII^e siècle, ou les circonstances qui ont entouré la publication de la Bulle d'Or, problèmes historiques réputés obscurs, nous sont probablement mieux connues, de sources plus abondantes, que les deux années de la guerre de 1914 en Cisleithanie. Ni parlement, ni presse.

On sait que de tous les Etats belligérants, l'Autriche est le seul qui n'ait jamais ouvert son Parlement. L'administration autrichienne est la seule qui n'ait jamais fourni aucune expli-

cation, aucune justification à personne, sous aucun prétexte. Les bureaucrates viennois doivent penser que l'état de guerre se distingue avec avantage de l'état de paix, en ce qu'il est moins troublé et plus paisible. Le beau, en cette affaire, ce n'est pas tant que les portes de bronze qui ornent l'architecture gréco-munichoise du palais du Reichsrath soient restées closes, alors que les représentants de tous les autres peuples en guerre étaient rassemblés, c'est que, dans la double monarchie même, sur la rive brillante du Danube, au pied de la colline de Buda, à cinq heures de Vienne, le vacarme parlementaire hongrois, le plus ancien et le plus assourdissant du monde entier, a recommencé. Nul ne semble avoir songé en Autriche au souci de symétrie qui, à défaut d'autre motif, aurait pu commander la convocation du Reichsrath. En sorte que sur les querelles magyares, qui rappellent le souvenir des vieilles coutumes des diètes polonaises, sur les efforts du comte Tisza pour dominer son opposition renaissante, sur les reproches qui commencent à percer contre cette politique qui a déchaîné la guerre, nous sommes parfaitement renseignés par les débats du Parlement hongrois, cependant qu'en Autriche il ne se passe rien qui sollicite l'attention de personne. Notez d'ailleurs qu'en Hongrie il n'y a pas eu, depuis la guerre, le moindre changement de direction, et que l'empire a dans le même temps connu un nouveau chancelier et de nouveaux ministres. La seule chose qui en paraisse et le secret véritable de ces révolutions de chancellerie, c'est justement que les Hongrois, bousculant la vieille aristocratie autrichienne, occupent désormais les grands postes de l'Empire et remettent toutes les directions aux mains vigoureuses de Tisza, lequel a son traité personnel avec l'empereur d'Allemagne.

Si le parlement se tait, la presse excelle bien mieux à faire le silence sur les choses publiques.

La presse autrichienne est un bureau du département de la police qui a son siège au Ministère des Affaires Etrangères à Vienne. La perfection de ce régime de presse est justement réputée; aucun Etat en Europe n'est mieux servi par sa presse, avec plus de docilité et d'impudence que la monarchie des Habsbourg. La presse viennoise s'est surpassée pendant la guerre; on ne pensait pas qu'il fût possible de publier tous les jours, pendant des mois, tant d'ignorance et tant de misère

servile. A Vienne, le journal socialiste, l'*Arbeiter Zeitung*, qui a poussé quelque fois d'humbles gémissements, n'a pas connu la rage concentrée de ne pouvoir parler que son frère aîné le *Vorwärts* a au moins laissé paraître quelquefois. Vous ne découvrez, dans la presse viennoise, rien qui puisse vous révéler quelque chose du sentiment public, non pas seulement à l'égard de l'ennemi, — c'est trop clair, — mais à l'égard des alliés de l'Empire.

A l'égard de l'Allemagne qui, en l'aidant à forcer les lignes de la Dunajec, a sauvé l'empire et poursuit le dessein de faire de ses « frères » du Sud une race sujette, les sentiments autrichiens doivent être complexes. Vous le devinez sans peine, plus heureux en cela que les journaux de Vienne, de Salzbourg ou d'Innsbruck qui n'en savent rien et n'en soufflent mot.

Les Hongrois tiennent trop à leurs mœurs politiques nationales pour avoir renoncé simplement, à cause de la guerre, à cette sorte de passion sportive qui les pousse à s'en prendre à l'Autriche de toutes choses, à la quereller sans cesse, et qui donne à la vie publique austro-hongroise l'apparence d'une séance de boxe indéfinie. Tous les coups que les Autrichiens ont reçus de ce côté depuis vingt mois, ils les ont « encaissés » avec une résignation débile, sans jamais laisser paraître le moindre ressentiment. A lire la presse viennoise de la guerre, on ne peut s'empêcher de penser au rapport quotidien présenté au souverain dans une cour décrépite, et qui lui assure que tout va bien et qu'il n'y a rien à signaler dans l'empire, au matin même du jour où tout doit s'écrouler.

On n'obtient cette placidité que grâce à la docilité longuement cultivée et surveillée d'un esprit public disposé à s'en remettre aux grands du soin des affaires publiques. Un an environ avant la guerre, j'ai été reçu, dans son cabinet d'où l'on entendait le fracas rythmé des machines qui martelaient des nouvelles et des opinions pour les gens de la rue, par le directeur d'un des grands journaux viennois, homme de grande finesse qu'il savait accommoder aux circonstances. Il se montrait alors fort nationaliste, ce qui me fut, un an avant la guerre, une inquiétude préparatoire. Il doit à l'heure présente, étant d'esprit délicat et libre, terriblement redouter de devenir Prussien et le dissimuler plus fort encore. Il m'entretint de choses de métier : « Les exigences de l'esprit public, disait-il, varient

suisant les latitudes. Le premier besoin du Français qui s'éveille, c'est qu'on lui apporte, avant même son déjeuner, la nouvelle surprenante, émouvante qui lui fournira un sujet d'entretien vif et animé avec son voisin de tramway ou son camarade de bureau; c'est l'aliment de son plaisir le plus cher. Pour le Viennois, il en va tout autrement. Son seul souci le matin est de savourer en paix son déjeuner. Vous appréciez comme nous ce café au lait *mit brötchen* aux mille variétés, première gourmandise de journées où les plaisirs assez raffinés de la table tiennent une grande place; qu'il serait inopportun et intempestif de troubler cette matinale jouissance par une de ces nouvelles qui ébranlent l'attention et inquiètent l'esprit! Vos journalistes parisiens savent parfaitement leur métier que moi-même je n'ignore pas. C'est pourquoi, la même nouvelle dont à Paris on fait une manchette catastrophique et sensationnelle, barrant trois colonnes de ses lettres énormes, je la coule en petits caractères à la fin d'une dépêche rassurante qui respire le calme diplomatique. »

Si cette mansuétude de l'esprit public, cette aptitude à recevoir les sottises et les bourdes est un bienfait en temps de guerre, on en discute et, pour ma part, je n'en crois rien. Mais la police autrichienne servait fort bien l'Etat, en revanche, lorsqu'elle réunissait, en vue de son action extérieure, des informations politiques sûres et nombreuses. La guerre aura fait apparaître l'incroyable disposition naturelle de l'Allemand à l'espionnage. C'est vraiment une vertu germanique, honteuse et profitable. Mais hors de l'espionnage militaire, il y a l'information politique, l'observation minutieuse, classée sur fiches, de la vie politique, du détail économique, des hommes et des choses dans les pays où l'on veut agir. Nous avons, sur ce point, grandement péché par ignorance, dont cette expérience nous devrait bien corriger.

Pour la partie du monde qui leur était assignée, l'Orient, les Autrichiens avaient un service d'information excellent. Service de police extérieure, souvent conjugué avec ceux de la « Propagande » catholique, des missions des innombrables réguliers autrichiens. Même en pays tout entier orthodoxe, il est bien certain que l'action de l'Autriche-Hongrie en Bulgarie a été puissante par la corruption des hommes, par

les intrigues politiques, par les menaces, par la violence des comitadjis. Si l'on veut un exemple plus proche encore de nous dans le temps, l'occupation de l'Albanie témoigne en ce moment même d'un travail méthodique poursuivi dans les années récentes. On a vu chez les Skipetars bien des capucins, bien des franciscains qui laissaient, avec quelque monnaie, des portraits de l'empereur dans les pauvres maisons des Mirdites catholiques, et bien des savants, bien des explorateurs, bien des géologues, gens qui ont coutume de rechercher des métaux et l'or dans la terre, et qui venaient au contraire en répandre sur les sentiers de l'Albanie. En pays Tosques et en pays Ghègues, chez les Albanais catholiques et même musulmans, comme fait ailleurs la « préparation » militaire par l'artillerie, la préparation par la police diplomatique aura marqué les étapes faciles et sans gloire de l'armée impériale.

§

Comme la police, dont l'esprit anime secrètement tout l'Etat, l'armée est dans la Double Monarchie une institution solide, durant cette guerre second fidèle et effacé de l'armée prussienne, et très différente de celle-ci. Il n'y a pas de militarisme austro-hongrois. Il y a bien dans l'empire une nation qui serait militaire si elle n'était parlementaire, et c'est la Hongrie. Là, comme en Prusse, vous voyez une caste orgueilleuse, tyrannique et fermée qui exploite le territoire et gouverne l'Etat. L'analogie ne vous apparaît pas peut-être, parce que les descendants des cavaliers d'Arpad, magnats à aigrettes et chamarrures, ont conservé quelque grâce chevaleresque et que ce seul trait suffit à éloigner tout souvenir des Prussiens, mais la Hongrie est bien une institution d'origine et de caractère féodal, entourée de nations vassales et assujetties avec une dureté presque égale à celle des Teutoniques. Toutefois, entre la discipline et le Parlement, les Magyars ont choisi celui-ci. Les premiers dans le monde, avant les Anglais, ils ont pratiqué la vie parlementaire.

Grâce à ce choix bienheureux des Magyars du XI^e siècle, on peut dire qu'il n'y a d'esprit militariste ni en Hongrie ni en Autriche. Le militarisme est une forme de gouvernement qui met l'armée à part et au-dessus de l'Etat, la soustrait, dans les mains de l'Empereur, à toutes les règles politiques, en fait l'instrument même du pouvoir absolu; l'armée est elle-même

le pouvoir absolu et domine le souverain en personne. Tous ces traits ont paru en Allemagne, avec une précision juridique, dans l'affaire de Saverne, qui a révélé au monde mal averti la nature propre et le danger du militarisme prussien. Si, d'ailleurs, on veut être exact et complet, il faut ajouter que le militarisme n'est pas, même, en Allemagne, tout l'esprit du gouvernement. Les vingt dernières années, que Bismarck n'avait pas prévues, et peut-être la politique personnelle de Guillaume II ont réveillé en Allemagne le vieil esprit hanséatique qui s'est conjugué avec le militarisme prussien. Quelle force ils se sont l'un à l'autre prêtée; à quelle puissance ils sont ensemble parvenus, quelle implacable voracité ils ont montrée en commun au monde épouvanté, c'est l'histoire des années récentes. Et comment, la force prussienne, s'étant montrée enfin impuissante à garantir, à soutenir cet effort d'expansion démesuré contre le monde entier, ces deux esprits, le Prussien et l'Hanséatique, la caste militaire et la guilde marchande, doivent se tourner l'un contre l'autre et se dévorer, c'est le spectacle consolateur et apaisant que nous pouvons espérer de nos prochaines années. La Providence nous doit bien cette juste bénédiction.

Rien de pareil dans la Monarchie danubienne. L'armée occupe à elle seule trois ministères : ministère commun de l'armée active, landwehr autrichienne, honved magyar. Riche de parures et de traditions, mère de formations militaires illustres ou terribles, des hussards hongrois jusqu'aux Pandours d'Illyrie, l'armée austro-hongroise est honorée surtout parce qu'elle appartient à l'empereur. Mais elle partage ce privilège avec tout l'ordre civil. En temps de paix, elle orne les villes de la monarchie de ses uniformes séduisants, elle ne les encombre pas de l'arrogance prussienne. Le corps des officiers y est moins fermé qu'en Allemagne.

Nous avons sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le témoignage d'un observateur philosophe. Car, par une de ces rencontres où Renan, qui avait fait le tour des secrets d'En Haut, aurait reconnu un décret nominatif de l'Eternel, M. Henry Wickham Steed a publié, à la veille même de la guerre, l'inventaire exact et équitable de l'empire d'Autriche (1). Le directeur

(1) H. W. Steed : *La monarchie des Habsbourg*. Traduction française, Paris, A. Colin 1914.

de la politique extérieure du *Times* avait été auparavant, durant dix années, correspondant de ce journal à Vienne. J'ai eu jadis l'honneur de l'y rencontrer. Il rappelait pour moi le souvenir de ces ambassadeurs vénitiens qui confiaient aux rapports de la République tant de sagesse et d'informations. La bonne fortune des historiens à venir a voulu que le livre où il a condensé la somme de ses observations parût presque à l'heure de la guerre. « Quoiqu'il y ait de nombreux officiers de l'armée austro-hongroise, dit-il, soient fournis par la noblesse et même la haute aristocratie, la masse du corps des officiers se recrute dans les classes moyennes et la petite bourgeoisie et se compose d'hommes de même fortune. »

Sur les choses militaires, l'empereur François-Joseph fut toujours un souverain vigilant ; il porte à son armée une affection jalouse et exclusive. M. Steed a peut-être exagéré son impartialité parmi les querelles politiques ; l'empereur a souvent pris parti dans les luttes nationales de ses sujets, mais il a toujours fini par céder, de lassitude, à bout de combinaisons et moyens dilatoires, après des difficultés prolongées. Mais si les luttes politiques de ses peuples atteignaient l'armée, l'empereur restait inflexible. En matière militaire François-Joseph n'a jamais capitulé, — au moins depuis Sadowa. Quand les Hongrois, grands latinistes et les premiers disputeurs du monde, prétendirent mettre en cause la langue du commandement ou de l'instruction dans l'armée, l'empereur, qui avait accepté tant d'exigences magyares, financières, parlementaires, scolaires, se redressa et refusa tout net. Ce fut en effet, comme l'a remarqué M. Steed, la seule occasion politique où François-Joseph fut intraitable.

Chose curieuse, cette querelle du traitement des Hongrois dans l'armée s'est poursuivie même pendant la guerre. Un officier magyar s'est suicidé, paraît-il, accablé sous les mauvais procédés qu'il subissait de ses camarades de langue allemande. On a arraché un drapeau magyar à un régiment pour lui substituer un drapeau impérial. Tout cela a été porté à la tribune de Pesth par des députés qui n'ont cessé, avant et depuis la guerre, de demander au premier ministre ce qu'il faisait de la nationalité hongroise et comment il entendait défendre son peuple contre les races ennemies qui l'entourent, roumaine, slave et aussi germanique. Tisza, qui conduit l'em-

pire, mais manœuvre avec peine son parlement de Pesth, s'est trouvé un peu empêtré dans ces histoires. Il a pris en charge l'Autriche-Hongrie et sa fidélité à l'Allemagne. Au moment où, les Russes aux cols des Carpathes, on redoutait de voir les chevaux des Cosaques boire l'eau des ruisseaux qui descendent au Danube, il s'est lié et redoute tout ce qui peut contrarier l'union germano-tartare, et par suite les attaques contre l'Autriche. Elles persistent pourtant et c'est tout ce qu'il faut retenir de ces incidents politiques. Pour l'armée, elle ne semble pas en avoir été atteinte, et son unité, même mordue seulement par quelques défections qui ont libéré un petit nombre de formations tchèques et yougo-slaves, est devenue, pendant la guerre, le principal soutien qui a prévenu l'écroulement de l'empire des Habsbourg.

§

L'Eglise est le troisième pilier de la Double Monarchie. On a paru parfois surpris, chez nous, de la prédilection que le Vatican semblait accorder à l'Autriche parmi les Etats belligérants. Il entre dans la composition de la politique, internationale et par suite complexe, de la curie romaine un certain nombre d'éléments qui ne nous apparaissent pas tous bien distinctement. Il faut tenir compte, pour l'apprécier, de cette légère incertitude, de cette ombre d'appréhension qui flotte toujours, aux yeux du Vatican, sur les dispositions du clergé germanique. On soupçonne parfois quelques gestes d'indépendance parmi les genuflexions; et cette facilité merveilleuse qu'ont les Allemands pour transformer leur plus léger mécontentement en une lourde discussion doctrinale, leur aptitude séculaire aux querelles ont laissé à Rome un souvenir redouté. Le vieil esprit de Frobenius et du Joséphisme n'est pas tout à fait mort; il n'est pas comme notre gallicanisme réduit à la valeur d'une discussion académique. Les derniers grondements de la crise moderniste (1), difficilement contenus en Allemagne par des évêques divisés contre eux-mêmes, s'éloignaient à peine, lorsqu'on vit le peuple allemand et ses prêtres secoués, vers le milieu de 1914, de cette brutale ivresse qui restera l'un des épouvantements de l'histoire, invoquant tous les dieux des religions diverses, et animés, en réalité, de l'esprit barbare du vieux dieu germanique, celui qui frappe et

(1) Cf. Maurice Pernet : *La politique de Pie X*, Paris, Alcan, 1910.

qui broie, Thor, le Dieu du marteau. Il semble que, durant toute cette guerre, les craintes éveillées par la résistance germanique dans les affaires modernistes n'aient jamais été effacées dans les conseils pontificaux.

Ce n'est là qu'une ombre. Autrement efficace et réelle est l'affection politique de la cour d'Autriche et de la curie romaine. Dans les récentes, années plus que jamais, le vieil empereur et le pontife n'ont cessé d'échanger d'augustes témoignages de vénération réciproque et de paternelle sollicitude. Le gouvernement de Vienne, qui n'est fidèle dans le monde qu'à ses traditions, a conjugué étroitement son action politique orientale à celle de l'Eglise. C'est ce qu'on appelait en Autriche, avant la guerre, la « politique eucharistique » de la cour de Vienne. La grande raison de la politique vaticane est là.

Les choses religieuses sont discrètement, mais intimement mêlées à toute la vie publique austro-hongroise. Chez aucun peuple de l'Europe, et non pas même chez les Espagnols, cette union n'est plus étroite. Une partie — une partie seulement — de la politique espagnole est dominée par le clergé : la vie publique austro-hongroise est pénétrée de la familiarité cléricale. Intrigues de cour, nombreuses et vivaces, nominations, grandes entreprises extérieures, l'action religieuse est partout et il semble parfois qu'il y ait une congrégation dévouée à chacune des œuvres politiques. Parfois avec des rivalités qui pénètrent parmi les ordres eux-mêmes. Dans la grande affaire qui remplit la vie de l'archiduc assassiné, la question dynastique de la succession au trône des enfants de François-Ferdinand et de la duchesse Sophie, il y avait des maisons jésuites protégées par la famille impériale et il y avait des jésuites dévoués à cette duchesse qui fut presque toute sa vie la personne la plus humiliée de l'Europe; on les appelait couramment dans le langage viennois les « Jésuites Hohenberg ». Parfois, dans la rue de Vienne, ou dans les vieilles villes des deux cercles d'Autriche, de Salzbourg, de Styrie, et surtout aux environs des palais, vous longez les murs d'une vaste maison, aux fenêtres grillées, parées d'un ornement rococo, protégées par quelque saint jésuite en sa niche : une seule petite porte s'ouvre furtivement et vous montre la galerie simple, la voûte blanche de plâtre de quelque cloître, la porte vitrée d'un parloir de couvent. Asile discret du recueillement et de la prière,

au centre même de la ville, au cœur de la foule. Sans doute, mais ne les croyez pas si séparés : mille affaires, enseignement, procès, vie de famille, mêlent le couvent à la vie de la cité. Un sentiment de discrétion, de mystère et, par conséquent, de respect, semble sortir des chapelles et des confessionnaux, et se répandre dans toute la vie publique, et ce trait aussi donne aux choses autrichiennes un goût singulier de romanesque historique. Les ironistes notent dans une telle société l'importance des Juifs, maîtres de la presse autrichienne tout entière, maîtres hypothécaires de la Hongrie. Survivance historique encore, car les régimes proprement cléricaux, les principautés ecclésiastiques, les « gouvernements de la crose » furent de tout temps indulgents à ces égarés, à qui l'Apocalypse a promis qu'ils retrouveront avant le Jugement dernier une révélation et une foi simplement différées.

L'Eglise a été la confidente et l'associée de toutes les pensées extérieures de l'Autriche. Et comme l'Autriche n'avait de politique extérieure que balkanique et orientale, les missions franciscaines, jésuites, mille variétés d'ordres congréganistes partirent pour l'exploration orientale, pour la plus grande gloire et le plus grand profit de l'empire et de la royauté « apostolique ». Merveilleux système et si parfaitement convenable, pour cet Orient balkanique où nul ne sait distinguer la nationalité de la religion. Puisque la Russie, en ces pays, c'était l'orthodoxie, il fallait montrer l'Autriche catholique.

Cette politique s'épanouit dans son plein triomphe au Congrès Eucharistique de Vienne, au mois d'août 1912. On y fit venir, tous frais payés, tous les ecclésiastiques d'Orient qui voulurent s'y rendre.

De l'Inde à l'Hellespont les *messagers* coururent

pour réunir les moines de toute communauté et de tout rite. Concile, pèlerinage, assemblée populaire, l'ordonnance en fut solennelle et la pompe magnifique. Pour la manière dont on acquitta les frais, il courut longtemps en Autriche une piquante histoire. Ce fut un vrai dénombrement, une revue d'appel des sentinelles autrichiennes de l'Orient. Les quelques occidentaux égarés en cette entreprise purent se demander s'ils n'étaient pas eux-mêmes des schismatiques, tant ce spectacle politique en ce superbe décor religieux leur semblait inattendu. La

clairvoyance du cardinal Mercier ne s'y était, dit-on, pas trompée. Admirable entreprise en tout cas, et suprême triomphe de la chancellerie viennoise si, quelques mois après, l'union des peuples balkaniques chrétiens n'avait chassé à la fois le Turc des territoires qu'il occupait et dépoillé d'avance l'Autro-Hongrois de ces mêmes territoires qu'il convoitait.

§

C'est ainsi que l'Autriche, prévoyante et armée, servie par des institutions dont la vigilance était tournée vers l'extérieur, se préparait elle aussi à la guerre. C'est pourquoi elle a paru, en un sens, plus forte dans la guerre que dans la paix. Mais pour avoir mis en valeur tout ce qui conservait encore à la monarchie danubienne une force défaillante, cette guerre n'a rien atténué des forces centrifuges qui continuent à déchirer l'Empire. Elle n'a apporté que des complications nouvelles et des difficultés supplétoires dans l'Etat déjà le plus complexe du monde entier.

Les grands musiciens viennois, Schubert et Haydn lui-même, ont accueilli, dans leurs compositions les mieux réglées, des rythmes et parfois des motifs slaves ou hongrois qui ouvrent soudain comme une perspective lointaine d'Orient dans le jardin classique de l'un ou dans la forêt romantique de l'autre. L'incomparable richesse musicale de cette ville fut alimentée par cette couronne de peuples qui l'entoure, et qui ont apporté sans doute de la steppe originelle leur folklore et leur merveilleuse inspiration.

Ce qui est vrai de l'histoire musicale l'est aussi de la politique. Vienne et sa province germanique égarée dans le Sud de l'Europe ne vivent que des Slaves, des Magyars, des Latins qui rayonnent autour d'elle. Une nouvelle étude des dispositions de ces peuples montrerait que la guerre, loin de les assembler, n'aura fait qu'aggraver les difficultés intérieures qui déchirent la Monarchie : le manteau impérial du vieillard de Schœnbrunn n'étouffe pas les haines qu'il recouvre.

ETIENNE FOURNOL.